



44<sup>e</sup> édition

**NICOLAS BOUCHAUD**

**ÉRIC DIDRY**

*Le Méridien*

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot  
Assistante : Mélodie Cholmé

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01  
c.delterme@festival-automne.com  
c.willemot@festival-automne.com  
assistant.presse@festival-automne.com

**Revue de presse radio/TV  
Nicolas Bouchaud/Eric Didry  
Festival d'automne 2015**

**Ecouter :**

**Lundi 26 octobre : 19h à 20h**

**France Culture / Ping Pong / Mathilde Serrell et Martin Quenehen**

Invité : Eric Didry

Lien : <http://www.franceculture.fr/emission-ping-pong-un-injuste-rehabilite-et-une-langue-en-resistance-claude-lanzmann-eric-didry-2015>

**Dimanche 13 décembre : 10h**

**France Inter / Remède à la mélancolie / Eva Bester**

Invité : Nicolas Bouchaud

Lien : <http://www.franceinter.fr/emission-remede-a-la-melancolie>

**Lundi 14 décembre : 21h à 22h**

**France Culture / La Dispute / Arnaud Laporte**

Sujet : Table ronde critique autour du *Méridien* de Nicolas Bouchaud et Eric Didry avec Anna Sigalevitch et Joëlle Gayot (France Culture)

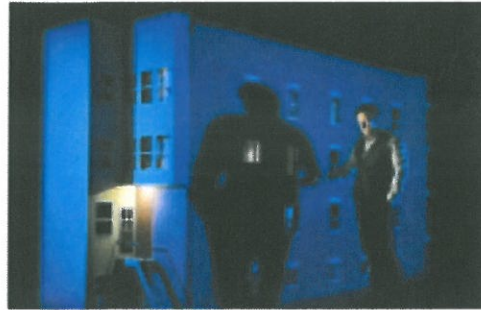
---

**PRESSE**

Le JDD.fr – 16 septembre  
La Terrasse – octobre  
Poly – octobre  
Le Monde – 10 octobre  
L'Humanité – 12 octobre  
Mediapart – 13 octobre  
Libération – 23 octobre  
La Terrasse – novembre  
Les Inrockuptibles – 25 novembre  
Le Monde.fr – 27 novembre  
Les Echos – 1<sup>er</sup> décembre  
Artistikrezo – 1<sup>er</sup> décembre  
Le Canard enchaîné – 2 décembre  
Télérama Sortir.fr – 2 décembre  
Madame Figaro – 4 décembre  
Télérama Sortir – 9 décembre  
Madame Figaro – 11 décembre  
Hottello – 14 décembre  
I/O – 16 décembre

## Robert Lepage inaugure le Festival d'automne

Le metteur en scène québécois Robert Lepage ouvre la manifestation avec *887*, un spectacle en solo sur son histoire personnelle et celle de son pays.



Le spectacle de Robert Lepage se joue au théâtre de la Ville, à Paris. (Érick Labbé)

*887*? Le numéro de l'avenue Murray, à Québec, où Robert Lepage a passé son enfance et son adolescence, dans les années 60-70. C'était l'époque où le Québec prenait conscience de son identité avec la naissance du Front de libération du Québec. Planté devant la maquette de l'immeuble où vivait sa famille (saisissant spectacle de marionnettes animées derrière les fenêtres des appartements), l'auteur croise des bribes de sa mémoire personnelle et les souvenirs du mouvement identitaire québécois. La devise du Québec n'est-elle pas *Je me souviens*? Lui aussi se souvient, et comme la scène est son terrain de jeu privilégié, il l'anime et l'habite totalement.

### Moments forts du Festival

L'automne du Festival dure longtemps. Débutée le 9 septembre, la 44e édition s'achèvera le 31 décembre. La programmation, riche en propositions venues du monde entier, se répartit sur une quarantaine de lieux et de sa région. Des grands-mères dansantes de la chorégraphe coréenne Eun-Me Ahn aux acteurs anversois de la compagnie tg STAN, l'éventail est large. En théâtre, l'Italie est à l'honneur, avec le deuxième volet du portrait consacré à Romeo Castellucci (*Ödipus der Tyrann*, *Le Metope*, *Orestie*), deux pièces de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini et une de Lucia Calamaro au Théâtre de la Colline. Parmi les autres spectacles, on peut choisir, par exemple, celui de Vincent Thomasset, *Lettres de non-motivation*, au Centre Pompidou puis au Théâtre de la Bastille, celui d'Angélica Liddell à l'Odéon, de Rodrigo Garcia à Nanterre, de Toshiki Okada à la Maison de la Culture du Japon, ou encore *Le Méridien*, d'après Paul Celan, avec Nicolas Bouchaud au Théâtre du Rond-Point. Avis aux curieux : un rituel chamanique est présenté sur la scène du Théâtre de la Ville, le 20 septembre.

En musique, un portrait est consacré à la compositrice sud-coréenne Unsuk Chin (Maison de la Radio, Cité de la musique), sans oublier la suite la suite du portrait consacré à Luigi Nono

(*Prometeo, tragedia dell'ascolto* à la Philharmonie). Avec *OTTOF*, Bouchra Ouizguen inaugure le programme danse, au centre Pompidou. La suivront Jérôme Bel, avec *Gala*, à Nanterre, Aubervilliers, au Théâtre de Louvrais-Pontoise, Théâtre de la Ville, Louis Aragon à Tremblay en France, *1000* au Musée d'art moderne et au Louvre... Nadia Beugré, sera au TCI et au Tarmac, Trisha Brown à Chaillot... Côté performances, Hanna Schygulla et Etel Adnan se produiront dans *Entre guerre et paix* à la Maison de la Poésie, le 6 octobre.

887 \*\*

**Au théâtre de la Ville, 2 place du Châtelet, Paris 4e. Tél. 01.42.74.22.77.**

**[www.theatredelaville-paris.com](http://www.theatredelaville-paris.com)**

**Jusqu'au 17 septembre. Festival d'automne, 156 rue de Rivoli, Paris 1er. Tél.**

**01.53.45.17.17. [www.festival-automne.com](http://www.festival-automne.com)**

**Annie Chénieux - leJDD.fr**

# La Terrasse – octobre 2015

ENTRETIEN > NICOLAS BOUCHAUD

RÉGION / THÉÂTRE NATIONAL DE STRASBOURG  
D'APRÈS PAUL CELAN / PROJET DE ET AVEC NICOLAS BOUCHAUD / MES ÉRIC DIDRY

## LE MÉRIDIDIEN

Après *La Loi du marcheur* et *Un métier idéal*, Nicolas Bouchaud et Éric Didry s'emparent du *Méridien*, de Paul Celan. Le poète parle de sa propre pratique et du renversement opéré sur la langue allemande, maternelle et criminelle.

La langue de Celan a la réputation d'être obscure. Comment surmonter cette réputation ? Nicolas Bouchaud : Parlons d'ombre, motif très important dans la poésie de Celan, plutôt que d'obscurité : plus on donne d'ombre, plus la lumière peut apparaître. Le *Méridien* est un discours prononcé en 1980 à Darmstadt, lors de la remise du Prix Büchner. Cinze ans après la libération et la chute du régime nazi, alors que le déni est total et l'extermination jamais évoquée, Celan s'adresse aux membres du monde allemand des lettres et des arts dont beaucoup ont collaboré de près ou de loin : la situation du discours raconte quelque

chose sur son acte d'écriture. Celan, dont les parents ont été victimes du nazisme, sait à qui il s'adresse. Pourtant, il ne dit pas tout, afin que son auditoire l'entende mieux. Ce n'est pas une pose : l'ombre permet que le poème soit entendu. Celan prend le masque du théâtre de Büchner, puis celui de Lenz, pour avancer face à son auditoire. Il dit : partager avec Büchner la haine de l'art. Quel est cet art ? C'est l'art officiel, celui de l'idéalisme, celui d'un théâtre de type aristotélicien, qui n'a pas empêché les atrocités nazies et les orchestres de jouer dans les camps. Comme Büchner, comme Lenz, Celan cherche la créature humaine, l'extraor-



EDR

"CE TEXTE EST UN MANIFESTE POUR L'ACTEUR."

NICOLAS BOUCHAUD

Lenz, et je parle d'eux : un schéma est posé qui vaut comme relais entre plusieurs personnes. Il s'agit de suivre la pensée du texte qui chemine, qui n'est pas totalement abstraite, et arrive à l'endroit de la poésie, au propre du « je » qui est là pour accueillir l'autre, lui adresser quelque chose. Le poème est comme une bouteille à la mer : dit Mandelstam : celui qui le trouve y lira ce qu'il veut.

dinaire dans le presque rien, le sentiment du beau surgissant d'un visage insignifiant.

Comment cela peut-il surgir ?

N. B. : Dans son discours, qui est un discours de poète. Celan se demande où est la poésie, quel est le moment où le « je » se dégage, dans le renversement d'un acte libre. Lui-même incarne dans *La Mort de Danton*, Lenz de manière plus aiguë encore. Quant à Celan, il pratique cette renverse dans l'écriture, en opérant un travail énorme sur la langue allemande, ouvrant les différentes possibilités sémantiques des mots et les donnant à réentendre. L'obscurité de la poésie de Celan n'est pas une obscurité qui nous met à distance du poème, c'est une obscurité qui fait que le langage n'est pas une représentation du réel. Cette haine revendiquée de l'art est en vérité une haine du mimétisme. Au fil de son parcours, l'écriture se raréfie : ses derniers recueils sont composés de poèmes très courts qui nous transportent dans un paysage qu'on ne reconnaît pas immédiatement : on ne vérifie pas la réalité mais on est mis aux aguets, ce qui ouvre en nous une forme d'attention à une forme d'apparition de la parole. Le poème est un mode d'apparition du langage. Quand j'ai lu *Le Méridien*, tout ce que dit Celan sur le poème comme renverse du souffle, mode d'apparition du langage, forme de rencontre avec l'autre, c'était comme si un très grand metteur en scène me donnait des indications de jeu.

Comment concrétiser cela sur scène ?

N. B. : Je fais un pari avec les spectateurs en espérant qu'ils seront d'accord pour me suivre. *Le Méridien* est un discours, c'est un mode d'adresse, qui, en soi, n'est pas très complexe, mais qui dénonce ce qu'est une allocution. Comme dans nos deux précédents spectacles, nous cherchons des moments de présence en essayant de mettre en jeu mon propre rapport à Celan. Celan parle de Büchner, qui parle de

Qu'apporte la poésie de Celan au théâtre ?

N. B. : On passe avec lui d'une conception mimétique du langage à une conception poétique où la langue ne présente plus quelque chose mais est de l'ordre de la vision. Un poème n'est pas l'image d'un réel, plus haut que le nôtre, les mots du poème constituent une réalité qui n'existe pas avant le poème : ils créent un paysage qui crée une attention et suscite quelque chose chez nous qui ne peut naître autrement. Le poème compose des paysages avec des mots. Au théâtre, on rencontre ça : la vision plutôt que la métaphysique. Une vision n'est pas une expression imagée de quelque chose. Comment l'acteur trouve-t-il cela en lui, sans s'appuyer sur le mimétisme ? C'est là ce qui rend son travail passionnant : il s'agit d'être dans la disponibilité, de laisser la vision comme elle arrive. Sans la préparer, en cherchant l'organique qui la soutient : cela a à voir avec un certain état, avec le souffle. Ce texte est en cela un manifeste pour l'acteur : c'est cet indécrochable du génie de l'acteur qu'indique Celan. La poésie est ce qui recueille de l'infini dans du mortel et du presque rien : quand on regarde un acteur qui nous transporte, on voit son souffle, la direction de son souffle, on voit la vie. Voilà une belle définition de ce que c'est que la présence, la présence d'un qui respire, d'un qui parle.

Propos recueillis par Catherine Robert

**La Tempête**  
Cartoucherie  
75012 Paris  
01 43 28 36 36

**LE BIZARRE INCIDENT DU CHIEN PENDANT LA NUIT**  
d'après le roman de Mark Haddon  
adaptation Simon Stephens  
mise en scène Philippe Adrien  
Jusqu'au 18 octobre

**Théâtre de l'Épée de Bois**

**LA FAMÉLIÈRE TRAGÉDIE DU RICHE TROUÉ DE MALTI**

Théâtre National de Strasbourg, 1 av. de la  
Marseillaise, 67000 Strasbourg, Espace Gréber,  
18 rue Jacques-Kabél. Du vendredi 2 au  
vendredi 16 octobre 2015. Du mardi au samedi à  
20h ; le 4 octobre à 16h. Relâches les lundis et le  
11 octobre. Tél. 03 88 24 88 34.  
En tournée : Théâtre Vidy-Lausanne, du  
27 octobre au 7 novembre ; Théâtre d'O, à  
Montpellier, du 10 au 14 novembre ; Théâtre de  
Rond-Point, du 26 novembre au 27 décembre.  
Rejoignez-nous sur Facebook



# mappemonde de l'intime

Pour la troisième fois, [Nicolas Bouchaud](#) se fait passeur de parole, seul en scène. Son nouveau défi, *Le Méridien*, qu'il crée au TNS : un discours audacieux de Paul Celan, lancé à la face du milieu culturel allemand, mêlant critique de l'art officiel, ode à la poésie et évocation de l'holocauste.

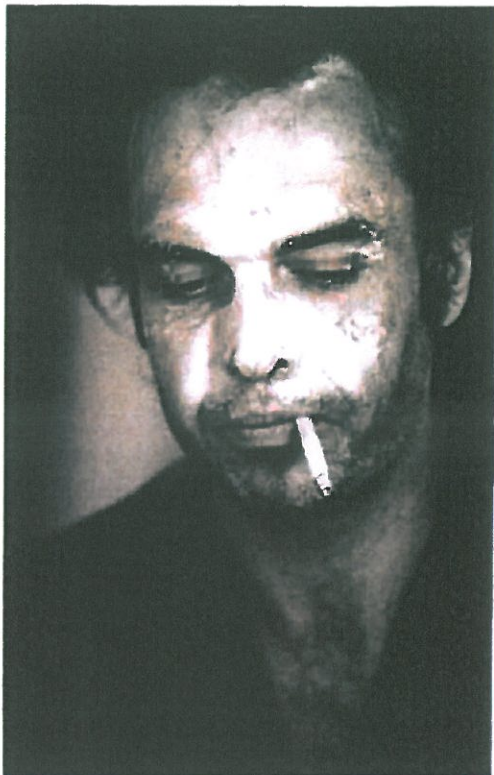
Par Thomas Flajol  
Photos de Jean-Louis Fernandez

À Strasbourg, à l'Éspace Grégoire,  
du 2 au 16 octobre  
03 88 24 88 00 – [www.tns.fr](http://www.tns.fr)

À Paris, au Théâtre du Rond-Point  
(dans le cadre du Festival  
d'Automne), du 26 novembre au  
27 décembre  
01 44 95 98 21  
[www.theatredurondpoint.fr](http://www.theatredurondpoint.fr)  
[www.festival-automne.com](http://www.festival-automne.com)

**D**armstadt, 1960. Lauréat du prix Büchner, Paul Celan monte à la tribune. Un discours bien armé entre les mains. Lui, le poète juif de langue allemande ayant grandi dans une province roumaine. Lui dont les parents sont morts dans les camps d'extermination. Lui qui a survécu aux camps de travail et vécu l'exil. Il entame, par le prisme des œuvres de Georg Büchner, une démonstration érudite mais non moins superbement sensible de ce qu'est la poésie tout en dénonçant l'art officiel. Le poète convoquant la part d'ombre des mots, pousse un cri voilé aux tenants culturels de la bonne société, réunis devant lui. Un assourdissant écho au silence

d'alors sur la Shoah, au rôle qu'a pu y jouer, qu'on le veuille ou non, l'art. « *Tout est crypté dans le discours de Celan* », confie Nicolas Bouchaud. « *Quand il dit le mot Art, il pense à deux choses : vraisemblablement à l'art officiel, à l'instar de Büchner s'élevant contre Schiller et l'Idéalisme allemand, mais aussi à cette compromission qui a existé entre l'art et le nazisme. Son plus célèbre poème, Fugue de mort, est tout à fait explicite sur l'extermination des Juifs. Il l'a écrit en souvenir de sa mère, en 1946, y décrivant les nazis faisant jouer des morceaux de musique classique par les orchestres de détenus dans les camps pour couvrir le bruit des meurtres. Dans son*



discours, au fond, il y a tout ça ! Mais il est incorrigible. Il crypte tout : en ne disant pas, il espère que ce sera encore plus entendu. » Il fallait être gonflé pour oser faire à ces Allemands appartenant à l'élite culturelle, un cours sur leur propre culture et sa part sombre. « La poésie est pour lui ce pas de côté, ce non proclamé face à quelque chose. Le risque, aussi, car elle ne va pas, contrairement à l'art, sans conséquence. N'oublions pas que Lenz, très présent dans son exposé, devient fou et que Celan n'allait pas très bien lui-même », raconte le comédien. Le défi de porter sur scène ce texte à tiroirs, qui contient une multitude de types d'adresses (discours, poèmes, extraits de pièces, références voilées, attaques...), réside dans la complexité à faire émerger à la conscience des spectateurs la pluralité de ces couches interprétatives. Au premier lieu desquelles, la situation historique de son énonciation et la sévérité de la leçon qu'il assène à son auditoire. « Nous choisissons de faire apparaître l'arrière fond historique comme des traces au sol, un poème lu en allemand ou ce 20 janvier associé à Lenz dont il parle tant, sans qu'il ne concerne que lui. Tout poème y est toujours lié : le 20 janvier est aussi celui de 1942, date de la conférence de Wannsee décidant de la mise en place de la solution finale. Il importe car la poésie de Celan se construit à partir d'Auschwitz, sans que ce soit, pour lui, le point final de notre humanité mais, peut-être, le point de départ. Le procès Eichmann

n'aura lieu qu'un an après, en 1961, en Israël donc cette question est encore un black-out à l'époque en Allemagne », rappelle-t-il. Mais cette dimension offensive et engagée du discours « doit apparaître au fur et à mesure que le plateau se charge, afin que cette lecture des choses ne catalyse pas toute l'attention et ne teinte pas tout le spectacle de brun. »

### Renversement du souffle

Le Méridien est un trajet d'une grande richesse qui relie Büchner, Lenz, la poésie et l'histoire comme une cartographie intérieure. « Nous avons tous en nous une mappemonde intime. Paradoxalement, plus elle est intime et plus elle concerne tout le monde. Ainsi Celan définit-il sa poésie : l'affirmation d'un "je" pour parler à l'autre. Il va à l'encontre du Beau au profit de l'expérience radicale de la présence d'une personne. Alors seulement le poème peut-il être une bouteille à la mer. » Chercher l'ombre en soi et en chacun pour trouver un espace commun. La poésie est toujours « un paysage. Ce n'est pas la compréhension du lecteur qu'il cherche, mais sa faculté d'attention. Tout le débat esthétique du Méridien est là : les extraits de Büchner qu'il cite comme Valerio dans Léonce et Léna (l'art serait ce qui est automatique, des pantins...), ce que dit Camille dans La Mort de Danton, mais aussi Lenz. La théorie esthétique de Büchner est que l'art se trouve dans la personne la plus insignifiante et pas dans le sentiment de la beauté. L'art véritable n'est pas ce qui imite. Voilà qui me parle en tant que comédien, moi qui ai toujours travaillé sans me dire que j'imitais quelque chose mais plutôt que j'allais faire au mieux pour que les gens puissent voir une vie en train de se faire, une chose en train d'apparaître. Et donc susceptible de ne pas se faire ! Le moment poétique est celui où, physiologiquement, notre souffle arrive au bout de son inspiration ou expiration, pour repartir dans l'autre sens. C'est aussi celui où le souffle peut s'arrêter ou continuer. La poésie est une question de vie ou de mort. »

Contrairement à la proximité qui s'instaurait avec le public dans *La Loi du marcheur*, l'exercice de style inhérent au discours officiel avec ses codes et usages contraint Nicolas Bouchaud à jouer les funambules dans « une marche qui part de "Mesdames et messieurs, je veux vous parler de l'art" pour arriver, en passant par la poésie, au lieu de l'utopie, dans un mouvement de retour chez soi qui, pour Celan, est celui de l'exil. » Une véritable utopie. Un lieu sans lieu. Que chacun peut arpenter. ■

Simplement il lui était parfois désagréable de devoir marcher sur la tête. Celui qui marche sur la tête, il a le ciel en abîme sous lui.



# Nicolas Bouchaud suit la ligne du « Méridien » tracée par Paul Celan

A Strasbourg, le comédien invente un spectacle intense en partant d'un discours prononcé par le poète en 1960

## THÉÂTRE

STRASBOURG *renvoyée spéciale*

Ce n'est pas rien, le chemin qu'est en train de tracer Nicolas Bouchaud dans le théâtre français. Un chemin totalement singulier qui, avec ce nouveau spectacle, *Le Méridien*, créé au TNS à Strasbourg (avant de voyager vers Lausanne, Montpellier et Paris), se dessine un peu plus nettement. *Le Méridien*, spectacle vraiment bouleversant par ailleurs, est le troisième solo que l'acteur Nicolas Bouchaud crée avec le metteur en scène Eric Didry, après *La Loi du marcheur* et *Un métier idéal*.

Ce qui s'y dessine, c'est une figure nouvelle et passionnante d'acteur-créateur, d'acteur-penseur, d'acteur-chercheur qui endosse sur sa grande carcasse un certain nombre de questions anthropologiques devenues pour le moins aiguës, et fait du théâtre, son art, qu'il maîtrise sur le bout du doigt, une formidable chambre d'échos pour ces questions.

Dans *La Loi du marcheur*, Bouchaud et Didry faisaient spectacle à partir de la figure de Serge Daney, et d'un entretien entre le critique de cinéma et le philosophe Régis Debray. Dans *Un métier*

**Il n'a pas son pareil pour venir prendre le spectateur par la main, pour l'emmener doucement vers des territoires de pensée**

*idéal*, il s'agissait de la vie d'un médecin de campagne dans l'Angleterre des années 1960, telle que l'a racontée l'écrivain John Berger. Dans *Le Méridien*, ils partent du discours qu'a prononcé le poète Paul Celan en 1960, quand il a reçu le prix Büchner.

Ce texte, que l'on peut lire en français dans la traduction de Jean Launay publiée aux éditions du Seuil (plutôt que dans celle d'André du Bouchet, beaucoup plus obscure), est à la fois un manifeste – celui pour Paul Celan de son art poétique – et un défi pour le théâtre. Bouchaud et son équipe parviennent pourtant à en faire un spectacle on ne peut plus vivant et intense, qui s'approche au plus

près de l'expérience humaine vitale qu'est pour Celan la poésie.

S'il en est ainsi, c'est notamment parce que Nicolas Bouchaud n'a pas son pareil pour venir prendre le spectateur par la main – au sens strict du terme, parfois –, pour l'emmener doucement, sans le regarder de haut, vers des territoires de pensée. Sur le plateau ouvert où l'on ne remarque, de prime abord, que le tableau représentant un paysage de montagne dessiné à la craie, le voilà donc qui commence par une anecdote.

Un jour, la fille de sa compagne, adolescente, est venue le voir en lui disant qu'elle ne comprenait rien à Rimbaud. Nicolas Bouchaud lui a répondu qu'il n'y avait rien à comprendre, que c'était simplement beau, et puis, tel qu'il l'avoue lui-même, il s'est trouvé un peu pris de court. Comment transmettre l'essence de l'expérience poétique, dans un monde où celle-ci ne subsiste plus qu'à l'état de traces, dans un monde d'après la Shoah qui semble avoir rendu cette expérience impossible ?

### Ecrire sur les cendres

Voilà ce à quoi s'est employé Paul Celan dans ce texte magnifique qu'est *Le Méridien*, en prenant appui sur Georg Büchner, sur ses pièces et sur ce si beau texte qu'est *Lenz*. Le poète juif de langue allemande, qui vit toute sa famille disparaître pendant la guerre, y suit la ligne de sa conception de la poésie comme « renverse du soufflé », qu'il serait vain de tenter de résumer ici. La poésie n'y est plus une musique harmonieuse censée nous donner le sentiment de la beauté, mais un espace de perception du réel, qui ouvre sur une autre façon de le recevoir.

C'est à partir de signes simples et lisibles que Nicolas Bouchaud incarne cette pensée et cette expérience, ou plutôt lui donne une

traduction théâtrale on ne peut plus adéquate puisqu'elle repose sur la présence humaine, réelle. Au sol, sur le plateau, est posé un grand tableau noir, sur lequel le comédien inscrit à la craie les repères, les dates, les textes avec lesquels il jongle. Blanc sur noir, avant que tout ne se renverse en noir sur blanc, quand souffle sur le plateau une cendre de craie qui recouvre tout, et qu'il faut alors tracer les mots en creux dans cette matière pulvérulente.

Ecrire sur les cendres, à partir d'elles, Celan n'a pas fait autre chose. Nicolas Bouchaud, qui est un « athlète affectif » – selon le mot d'Artaud – hors pair, porte le spectacle avec une virtuosité qui n'étonnera personne mais aussi une humanité et une fraternité plus sensibles encore que dans les précédents spectacles. « Je ne vois pas de différence entre une poignée de main et un poème », écrit Celan. La phrase peut faire ricaner, elle n'en a pas moins toute sa profondeur dans ce spectacle qui sait donner de l'ombre à la parole, et où l'image du méridien, soit une ligne courbe qui relie le pôle Nord et le pôle Sud, prend le sens d'une rencontre, au sens plein et entier du terme. ●

FABIENNE DARGÈ

## Le poète de la « contre-langue »

Le 22 octobre 1960, à Darmstadt (Hesse), Paul Celan reçoit le prix Georg Büchner, la plus importante récompense littéraire pour un auteur de langue allemande, et prononce ce discours qui fera date, intitulé *Le Méridien*. Paul Celan, pseudonyme de Paul Pessach Antschel (en allemand) ou Ansel (en roumain), a alors 40 ans. Né en 1920 dans une famille juive de Bucovine alors roumaine (aujourd'hui située en Ukraine), de langue allemande, il a connu la déportation et la disparition de ses parents pendant la guerre, et a pris la nationalité française en 1955. Toute son œuvre poétique, une des plus importantes du XX<sup>e</sup> siècle, part de cet effondrement humain qu'ont été les camps de la mort et tient dans l'impératif, à la fois moral et esthétique, de créer en allemand une « contre-langue », opposée à celle des bourreaux.

*Le Méridien*, d'après Paul Celan. Un projet de et par Nicolas Bouchaud. Mise en scène : Eric Didry. Théâtre national de Strasbourg, espace Grüber, 18, rue Jacques-Kablé, Strasbourg. Tél. : 03-88-24-88-00. Du mardi au samedi à 20 heures, jusqu'au 16 octobre. De 6 à 28 €. Durée : 1 h 10. Puis tournée : à Loussonne (du 27 octobre au 7 novembre), Montpellier (10-14 novembre) et Paris, au Théâtre du Rond-Point, dans le cadre du Festival d'automne, du 26 novembre au 27 décembre.

THÉÂTRE

# Nicolas Bouchaud porte la « contre-parole » du poète

Au Théâtre national de Strasbourg, le comédien crée son troisième spectacle en solo, une lumineuse traversée du *Méridien* de Paul Celan.

**A** la fin de *la Mort de Danton*, de Georg Büchner, Lucille Desmoulins, crie « Vive le roi ! » au pied de l'échafaud, après que son mari Camille a été guillotiné. Loin d'être une approbation de l'Ancien Régime, ce cri est au contraire un acte de liberté. « C'est la contre-parole », dit Paul Celan dans *le Méridien*, celle qui « casse le fil », « l'hommage ici rendu (...) à une majesté du présent, témoignant de la présence de l'humain, la majesté de l'absurde ». C'est aussi, selon lui, l'essence de la poésie.

## On voudrait retenir chaque phrase, s'arrêter sur chaque fragment

L'art est la question centrale et radicale du *Méridien*, une conférence prononcée par Paul Celan en 1960 à Darmstadt, en Allemagne, alors qu'il vient de recevoir le prix Büchner. Convoquant l'auteur de *Lenz* et de *Léonce et Léna*, il traque la poésie dans l'œuvre de Büchner et interroge sa propre écriture. Poète juif de langue allemande, Celan a perdu ses parents en déportation et lui-même a passé la guerre dans un camp de travail. Quinze ans après la fin du Second Conflit mondial, il s'adresse aux Allemands dans la langue maternelle et criminelle. Le contexte d'énonciation est éminemment important. Le poème « tient tête ». Il est aussi une puissante adresse à l'Autre.

« L'attention est la prière naturelle de l'âme », a dit Malebranche, cité par Celan. Au début du spectacle, avant d'aller s'installer derrière le pupitre du conférencier, Nicolas

Bouchaud s'adresse au public et lui confie un souvenir personnel : son incapacité d'expliquer la beauté de Rimbaud à une jeune fille de treize ans. « Regarde, c'est beau », lui avait-il dit, incapable d'aller plus loin. Son *Méridien* est une réponse magnifique et généreuse. Traçant au sol les

flèches des points cardinaux, le comédien, comme Lenz, franchit la montagne et guide le spectateur dans un texte très dense et parfaitement circulaire, restitue les trésors enfouis dans l'écriture cryptée de Celan. On voudrait retenir chaque phrase, s'arrêter sur chaque fragment, en interroger le sens profond.

En adaptant *le Méridien*, Nicolas Bouchaud poursuit une réflexion sur son métier, commencée avec *la Loi du marcheur*, d'après les entretiens avec Serge Daney, et *Un métier idéal*, de John Berger et Jean Mohr, l'histoire d'un médecin de campagne anglais. Dans ce troisième opus, toujours conçu avec Eric Didry et Véronique Timsit, il explore le souffle, le cœur du travail de l'acteur : « Ce qu'on a sur le poumon, on l'a sur la langue », dit Celan. Un spectacle nécessaire, de ceux qu'on n'oublie pas. ●

SOPHIE JOUBERT

*Le Méridien*, un projet de et avec Nicolas Bouchaud, d'après le texte de Paul Celan, mise en scène d'Eric Didry, au Théâtre national de Strasbourg jusqu'au 16 octobre, puis à Lausanne, Montpellier et Paris (Théâtre du Rond-point, du 26 novembre au 27 décembre).

« MAIS LA POÉSIE, ELLE AUSSI, PLUS D'UNE FOIS NOUS DEVANCE. BRÛLE NOS ÉTAPES. »  
PAUL CELAN,  
LE MÉRIDIAN & AUTRES PROSES

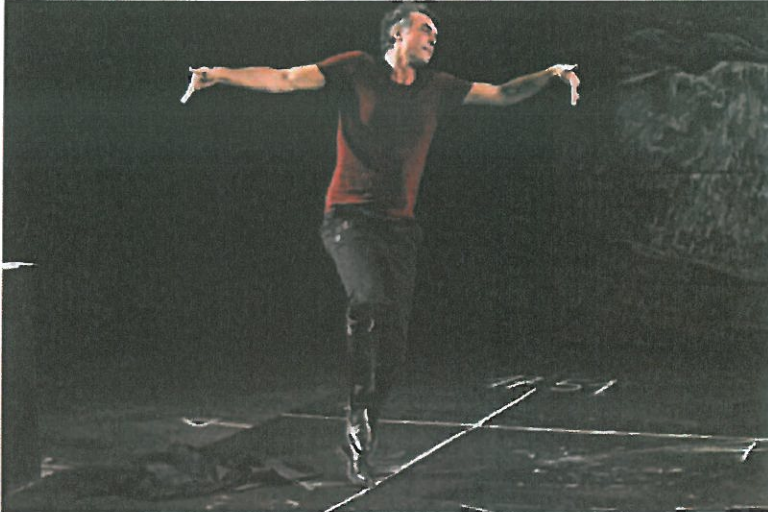


EN ADAPTANT LE MÉRIDIAN, LE COMÉDIEN NICOLAS BOUCHAUD POURSUIT UNE RÉFLEXION SUR SON MÉTIER, COMMENCÉE EN 2010 AVEC LA LOI DU MARCHEUR, PUIS EN 2013 AVEC UN MÉTIER IDÉAL. PHOTO JEAN-LOUIS FERNANDEZ

## Mediapart – 13 octobre 2015

### Nicolas Bouchaud serre chaleureusement la main de Paul Celan

iframe : [www.facebook.com](http://www.facebook.com)



Nicolas Bouchaud dans "Le Méridien" © Jean-Louis Fernandez  
Après « La Loi du marcheur » dans les pas de Serge Daney ([lire ici](#)), puis « Un Métier idéal » (médecin de campagne) en dialogue avec John Berger ([lire ici](#)), voici « Le Méridien » d'après le texte du poète de langue allemande, Paul Celan. Initiateur et unique acteur de ces trois spectacles : Nicolas Bouchaud, le grand.

#### Un acteur à trois têtes

Grand dans tous les sens du mot. Dans ma mythologie personnelle, Nicolas Bouchaud fait la jonction entre un acteur que je n'ai jamais vu jouer, Gérard Philippe (acteur populaire et citoyen porte-parole des acteurs) et celui que j'ai suivi jusqu'à sa précoce disparition, Philippe Clévenot (acteur emblématique de sa génération, grand lecteur et dénicheur de textes). Bouchaud fait la synthèse.

Dans la préparation de ces spectacles où il seul en scène, le travail en équipe est primordial, comme un grand sportif. Une même équipe l'accompagne depuis « La Loi du marcheur » : un entraîneur (Eric Didry) et un sparring partner (Véronique Timsit) avec lesquels il boxe les textes, échafaude les stratégies d'attaque. Et des soigneurs (Elise Capdenat pour la scénographie, Philippe Berthomé pour les lumières et Manuel Coursin pour le son).

Nicolas Bouchaud est une bête de scène à trois têtes. 1- Auprès de son ami le metteur en scène Jean-François Sivadier, il incarne les héros du répertoire : Galilée, Lear, Alceste, bientôt Don Juan. 2- Il aime se retrouver dans un dialogue solitaire avec des spectateurs à travers des textes qui ne sont pas du sérail mais

cependant y fouaillent indirectement.3- C'est un acteur citoyen, propre parole de ses camarades quand il faut publiquement interpeller un ministre ou dénoncer une opération com' d'un théâtre national sous couvert de geste social. La synergie de ces trois paramètres assure l'excellence de l'embrayage : l'amitié du spectateur.

C'est ce cheminement qui le conduit à placer la barre très haut en osant aujourd'hui Celan. « Le Méridien » est un texte de Paul Celan que Bouchaud connaît depuis longtemps et qui, pour lui, fait le lien avec ses années passées auprès de Didier-Georges Gabily (disparu, lui aussi précocement en 1996). « J'entends parfois la voix de Didier à travers celle de Celan » dit-il (entretien publié dans le programme).

#### De Rimbaud à Celan

Poète juif, né en Roumanie, Paul Celan a passé plus e la moitié de sa vie à Paris (où il a abrégé sa vie en se jetant dans la Seine un jour d'avril 1970). Il a écrit son œuvre, essentiellement poétique, en langue allemande, langue que parlaient ceux qui ont assassinés ses parents, langue des bourreaux dans laquelle il a traduit d'autres poètes dont il parlait la langue, les Russes Blok, Mandelstam, Essenine, les Français Apollinaire, Char, Michaux. Et bien d'autres. Sa poésie à haute tension, difficilement traduisible tant la densité de l'air y est concentrée, est hantée par l'Allemagne de la Shoah, sa vie durant il ne séjournera que brièvement outre-Rhin.

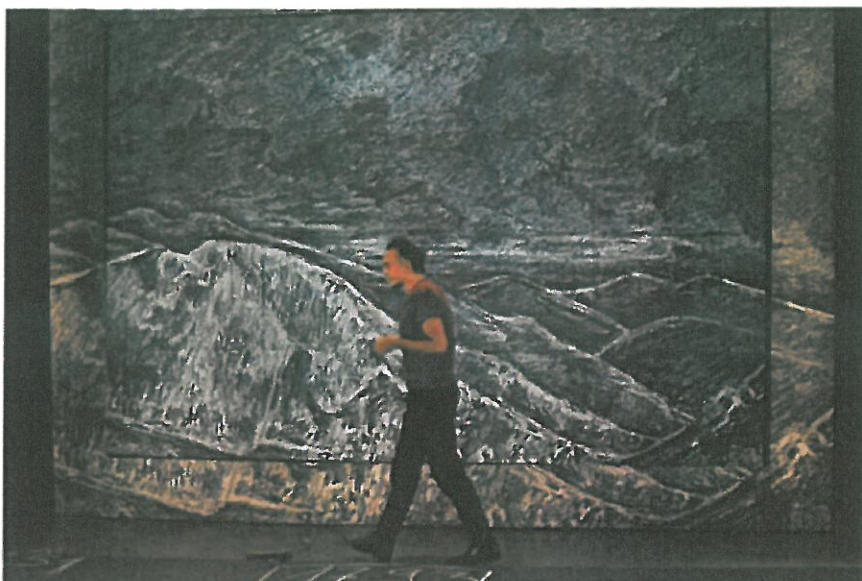
La poésie de Celan, comme le rappelle Jean-Pierre Lefebvre (traducteur d'un « Choix de poèmes » de Celan dans la collection poésie Gallimard), tend un arc entre deux verbes « Stehen » (être debout) et « Schaufeln » (manier la pelle). Elle creuse la langue allemande, la bouleverse, l'écarquille. Un peu comme Rimbaud l'avait fait avant lui pour la langue française. Rimbaud dont Celan traduit « le bateau ivre » en 1958. Deux ans plus tard paraît « Le méridien ».

Comme pour les deux précédents spectacles, Nicolas Bouchaud fait face aux spectateurs. Il nous regarde, nous sourit légèrement, d'emblée il crée le contact, ouvre la boîte au dialogue sur l'air de « je suis content de vous revoir » (beaucoup de spectateurs l'ont déjà vu jouer) ou « je suis content que vous soyez là ». C'est un peu comme un prof de français formidable que l'on aurait eu en seconde, et, quel bonheur, on le retrouve en première et on vante ses qualités aux nouveaux venus. On est contents, on est parés pour l'écoute, le voyage.

#### Dans la main et l'oreille du poète

De même, comme pour les deux autres spectacles où il seul en scène, Bouchaud n'est pas un simple diseur. Ce qu'il dit le conduit à réfléchir (à haute voix ou pas) sur lui-même et sur son métier. Il n'est pas là pour fait un numéro d'acteur (même s'il le fait aussi : tout acteur abrite en lui un histrion) mais pour nous faire part de quelque chose qui l'a ébranlé, questionné et qu'il veut partager avec nous. Nous ne sommes pas devant lui mais avec lui, il nous prend par la main (au figuré et parfois au propre) et nous entraîne dedans, jamais il ne nous quitte des yeux, il nous tient. Au besoin il prend une craie d'instituteur et écrit sur le tableau horizontal que forme le praticable sur lequel il évolue. Il nous aide à comprendre cette phrase de

Celan dans « Le Méridien » : « je ne vois pas de différence entre un poème et une poignée de main ».



Nicolas

Bouchaud dans "Le Méridien" © Jean-Louis Fernandez

Cette fois, il commence son spectacle au centre du plateau par une scène vécue. Un jour, la fille de sa compagne lui met sous le nez plusieurs associations de mots que fait Rimbaud dans « Le bateau ivre » et auxquelles elle ne comprend rien. Elle veut une explication. L'acteur, pris de court, ne sait que répondre « mais si, c'est beau ». Fin de la scène. Bouchaud se déplace alors sur le côté et, derrière un micro (factice) placé devant un pupitre de conférencier, commence à dire « Le méridien » qui est un discours que prononce Paul Celan à Darmstadt le 22 octobre 1960 quand on lui remet le prestigieux prix Goerg Büchner.

Celan s'adresse à des spectateurs parmi lesquels figurent forcément d'anciens nazis. Dans un autre discours (à Brème, pour un autre prix) il parle de la région d'où il vient « une contrée où vivaient des hommes et des livres », une région « aujourd'hui tombée dans un vide de l'histoire ». Notre contexte est autre, reste la tension du texte, certes écrit, mais d'abord fait pour être dit. Une parole. Comme celle de Daney, comme celle du médecin.

La "renverse du souffle"

Celan pour parler poésie s'appuie sur le théâtre de Büchner et en particulier sa pièce « La mort de Danton » (que Nicolas Bouchaud a joué). Il s'adresse à un public allemand lettré qui connaît bien l'auteur ayant donné son nom au prix, ce n'est pas toujours le cas pour le public français et l'acteur, avec raison, entre plus avant dans le corps de la pièce et dans d'autres textes de Büchner évoqués par Celan.

On jouit de la complémentarité de deux approches.

C'est en poète, avec ses fulgurances, ses raccourcis, ses sauts de l'ange que Celan s'enfonce dans les textes de Büchner, nullement en professeur explicateur ou dans un surplomb de philosophe. Terre à terre, dans l'argile compacte des mots.

C'est en acteur que Bouchaud aborde Celan, dans la respiration physique de son écriture qui procède par vagues pour ressaisir périodiquement son auditoire (« Mesdames et messieurs ») et avance par énigmes lumineuses en ferrant des formules. Une imprégnation par le souffle.

Alors quand Bouchaud tombe sur l'expression « la renverse du souffle » chez Celan (c'est aussi le titre d'un de ses recueils), il est chez lui.

Vers la fin, quand la scène enneigée est devenue blanche comme une page, il peut oser tutoyer l'impossible : dire une poésie de Celan. On a grimpé des chemins pentus, on a parfois trébuché sur un caillou, on a pu manquer de souffle et craindre les effets de la fatigue, on est bientôt arrivé. La vue est magnifique. Bouchaud ouvre ses bras d'albatros. On est prêts à l'entendre dire un poème de Paul Celan chauffés à blanc que nous sommes. Un théâtre de l'adresse en toute complicité. C'est une des voies les plus pertinentes du théâtre d'aujourd'hui. Où la démarche d'un Bouchaud croise celles du portugais Tiago Rodrigues ou des italiens Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, par exemple.

On se dit en sortant qu'on relira le poème, plus doucement, seul à seul avec lui, dans une intimité partagée dont Nicolas Bouchaud nous a entrouvert les portes, laissant s'y engouffrer la brise du soir, la neige du silence et les odeurs de la nuit. A hauteur de bouche, oui. « A hauteur de bouche » est le titre d'un poème de Celan (dans « Grille de parole », Christian Bourgois) qui s'achève ainsi dans la traduction de Martine Broda :

« Lèvre sut. Lèvre sait.

Lèvre le tait jusqu'à la fin ».

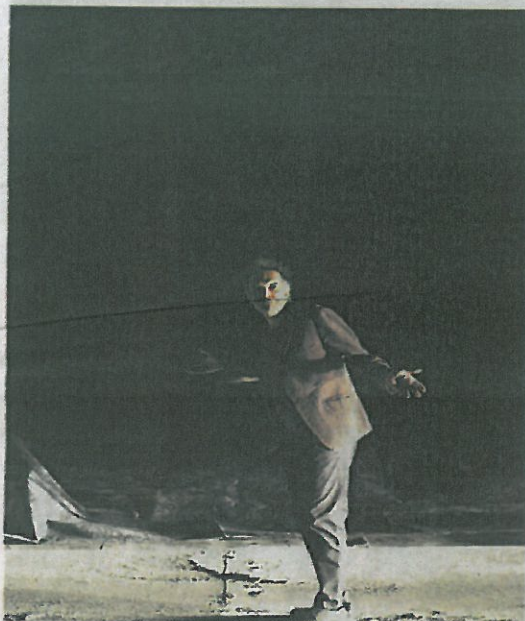
**Théâtre National de Strasbourg (espace Grüber), du mar au sam 20h, dim 16h, jusqu'au 16 oct**

**Puis à Paris dans le cadre du Festival d'automne (théâtre du Rond-Point) ; mar au sam 20h30, dim 15h39, du 25 nov au 27 déc (sf 29 nov et 25 déc).**

**« Le Méridien et autres textes » de Paul Celan, traduction Jean Launay, Editions du Seuil, 129p, 19,80€**

DISCOURS

## Nicolas Bouchaud, un solo de Celan



Bouchaud a saisi toute la dramaturgie du discours prononcé par Celan en 1960. JEAN LOUIS FERNANDEZ

**A Lausanne puis à Paris, le comédien, seul sur scène, donne tout leur souffle aux mots du poète juif de langue allemande.**

Pour Paul Celan, la réception du prix Georg-Büchner – plus haute distinction littéraire allemande – en 1960 fut d'abord une épreuve : «*A la fois une tentation et une affliction*», confie-t-il dans une lettre à un ami. Que lui, poète juif ayant fait le choix d'écrire dans la langue de l'ennemi, soit soudain reconnu par ce pays responsable de la mort de milliers des siens explique en partie ses sentiments mitigés. Intitulé *le Méridien*, le discours qu'il prononce lors de la remise du prix rend compte, à travers une ré-

flexion de haute volée sur la difficulté de l'art – sous-entendu après la Shoah, Celan s'exprimant toujours par ellipses et par allusions –, de la complexité de sa situation. A notre connaissance, personne n'avait encore songé à faire entendre ce texte sur la scène d'un théâtre. On ne saurait donc trop saluer l'initiative de Nicolas Bouchaud, qui ne se contente pas de donner une simple lecture de cette œuvre difficile, mais va beaucoup plus loin en effectuant, avec le soutien du metteur en scène Eric Didry, un phénoménal travail de transmission dans ce spectacle créé au Théâtre national de Strasbourg. La langue du *Méridien* ne se laisse pas appréhender aisément. Même traduite en français – ici dans la version de Jean Launay –, elle obéit à un rythme fait d'ac-

célébrations et de ruptures, d'arrêts et de fulgurances, d'allers et de retours, qui nécessitent une respiration particulière. Le comédien doit impérativement faire siennes ces phrases heurtées, animées de l'intérieur par des tensions souterraines. Bouchaud réussit cet exploit de ne jamais perdre le spectateur. Il a saisi la dimension puissamment dramaturgique de ce texte écrit pour s'adresser à un public.

Il y a d'abord les figures de Lucille et de Lenz, tirées de l'œuvre de Georg Büchner. Lucille qui crie «*Vive le roi*» dans *la Mort de Danton* quand Camille, son amoureux, est conduit à l'échafaud. Lenz, le poète, qui voudrait «*marcher sur la tête*» et voit «*le ciel en abîme au-dessous de lui*». Dans son cheminement, Celan progresse pas à pas. Parfois, il regarde en arrière. On sent que quelque chose avance avec lui. Une date en particulier, celle du 20 janvier 1942, où fut décidée la mise en place de la solution finale. Celan y fait seulement allusion : «*Peut-être peut-on dire que tout poème garde en lui son "20 janvier" ?*» «*Parlant en son nom propre, il parle au nom d'un Autre – qui sait peut-être au nom d'un tout Autre*», dit Celan. Autrement dit, le poème est une rencontre. Dans une lettre à Hans Bender écrite l'année du *Méridien*, Celan précise : «*Je ne vois en principe aucune différence entre un serrement de main et un poème.*»

HUGUES LE TANNEUR

### LE MÉRIDIEU

d'après PAUL CELAN  
m.s. Eric Didry, avec Nicolas Bouchaud, du 27 oct. au 7 nov. au Théâtre de Vidy à Lausanne (Suisse), puis du 25 nov. au 27 déc. au Théâtre du Rond-Point (75008) dans le cadre du Festival d'automne.

TOURNÉE

D'APRÈS PAUL CELAN / PROJET DE ET AVEC NICOLAS BOUCHAUD / MES ÉRIC DIDRY

## LE MÉRIDIDIEN

**Nicolas Bouchaud, Éric Didry et Véronique Timsit continuent leur fructueuse collaboration artistique pour un troisième spectacle autour du *Méridien*, de Paul Celan. Une magistrale leçon d'interprétation.**

Impérial et humble, tout au théâtre et comme débarrasse de ses entraves, libre comme on l'est seulement quand on est au sommet de la maîtrise, tel est Nicolas Bouchaud dans son interprétation des textes de Paul Celan. Le comédien a depuis longtemps aguerri cette manière qui caractérise son jeu et qu'il partage avec quelques grands acteurs dont le talent confine au génie transcender les limites de l'interprétation par l'immédiat de la simple présence. Qui dit le texte, qui voit-on sur scène ? Celan ressuscité, Bouchaud lui-même, l'acteur, le poète ? Tous ceux-là et, en même temps, aucun d'entre eux seulement. Le poème lui-même, plutôt, et les paysages qu'il fait naître, avec l'évidence qui faisait dire à Malraux que « les grands artistes ne sont pas les transcrits du monde, ils en sont les rivaux ». La poésie de Celan se prête particulièrement bien à

cet exercice de très haute voltige, défi immense pour l'acteur, et quand Bouchaud dit la *Fugue de la mort*, on boit le « lait noir de l'aube » comme rarement le calice en fut présenté.

### ACTEUR PNEUMATIQUE

En choisissant *Le Méridien*, moins abscons que le reste de la poésie de Paul Celan, l'équipe du spectacle s'abrite derrière une apparente narrativité, mais l'interprétation et la mise en scène en dynamitent la réceptivité, permettant au poème de surgir entre les lignes du discours sur la poésie. Celan rend hommage à Buchner dans ce texte écrit à l'occasion de la remise du prix reçu en 1960, à Darmstadt. Devant un auditoire dont les membres faisaient semblant d'oublier que l'art peut s'accommoder du pire, Celan dit la poésie comme retrouvaille avec l'être. Bouchaud le répète à





Nicolas Bouchaud dans *Le Méridien*.

un auditoire auquel il rappelle que d'aucuns traversent encore la mer pour fuir l'horreur, sans être accueillis et consolés en leur détresse. Le comédien parvient à actualiser les mots du poète, en les vivifiant, à l'instar de ces « *acteurs pneumatiques* » dont parle Novarina, qui savent « *refaire l'acte de faire le texte* » et le « *réécrire* » avec leur corps. La mise en scène installe les mots au plateau, le blanc de la craie les dessinant sur l'ardoise du sol et l'éponge les faisant surgir derechef sur la poussière de leur apparition. Nicolas Bouchaud réalise alors le miracle inexplicable de la messe comédienne : le poème, vivant, est le seul rempart contre les forces de mort.

**Catherine Robert**

**Théâtre Vidy-Lausanne**, 5 av. Émile-Henri-Jaques-Dalcroze, CH-1007 Lausanne.

Du 27 octobre au 7 novembre 2015.

En novembre, le 3 et le 5 à 19h ; le 4 et le 6 à 20h ; le 7 à 17h. Tél. +41 21 619 45 45.

**Théâtre d'O**, 178, rue de la Carrière, 34090 Montpellier. Les 10, 12, 13 et 14 novembre à 20h. Tél. 08 00 20 01 65.

**Théâtre du Rond-Point**, 2 bis av. Franklin-Delano-Roosevelt, 75008 Paris. Du 25 novembre au 27 décembre. Du mardi au samedi à 20h30 ; le dimanche à 15h30 ; relâche le 28 novembre et le 25 décembre. Tél. 01 44 95 98 21. Spectacle vu au Théâtre National de Strasbourg. Durée : 1h30.

## Les Inrockuptibles – 25 novembre 2015

### Le ciel pour abîme

Nicolas Bouchaud devient performeur pour incarner le poète Paul Celan recevant le prix Büchner, en Allemagne, en 1960.

**P**aul Celan n'a jamais renié la langue allemande, sa langue maternelle... Même si, pour lui qui était juif, elle fut aussi une langue criminelle, celle des bourreaux nazis ayant assassiné sa famille et décidé son internement pendant deux ans dans des camps de travail durant la Seconde Guerre mondiale. Reste à savoir comment mettre en perspective l'engagement d'une écriture poétique au présent et son inscription dans le passé quand c'est d'Allemagne que vient la reconnaissance. Avec *Le Méridien*, Nicolas Bouchaud invente une performance pour redonner vie à l'effervescence de la pensée du poète en reprenant les mots de son discours de remerciement alors qu'il reçoit le prestigieux prix Büchner à Darmstadt, en 1960.

Se présentant derrière un pupitre dans la posture du récipiendaire, Nicolas Bouchaud use de la petite scène mise à sa disposition comme d'un tableau noir horizontal pour illustrer ses propos de schémas et de notes avant de transformer l'aire de jeu en un terrifiant champ de cendres. Comme on le fait sur le globe terrestre avec les méridiens, l'idée de Celan est de puiser à la dramaturgie de Büchner pour tracer un arc invisible qui, de *Woyzeck* à *La Mort de Danton* en passant par *Léonce et Léna* et *Lenz*, va nous amener irrémédiablement à la date du 20 janvier 1942, jour où les nazis décident de la solution finale.

Exaltant une vision de l'art révélée par les pièces de Büchner pour témoigner d'une fin de l'art qui bute sur l'abomination de la décision de l'extermination d'un peuple, Paul Celan résume le vertige de sa position de survivant d'une phrase : "*Mesdames, messieurs, celui qui marche sur la tête, il a le ciel en abîme sous lui.*" Habité par cette démonstration se jouant sur le fil du rasoir du délire, Nicolas Bouchaud s'abandonne à son rôle dans une incarnation proche de la transe. Dans sa profonde humanité, le rappel de l'entreprise ouvre avec délicatesse sur le désordre mental d'un poète qui, dix ans plus tard, se suicidera en se jetant dans la Seine.

**Patrick Sourd**

**Le Méridien** d'après Paul Celan, de et avec Nicolas Bouchaud, mise en scène Eric Didry, jusqu'au 27 décembre au Théâtre du Rond-Point, Paris VIII<sup>e</sup>, Festival d'automne à Paris, [theatredurondpoint.fr](http://theatredurondpoint.fr)

Le Monde.fr – 27 novembre 2015

**THÉÂTRE. Suivre la ligne du « Méridien » tracée par Nicolas Bouchaud, au Rond-Point à Paris**



Après sa création à Strasbourg, voici qu'arrive à Paris, au Théâtre du Rond-Point, ce formidable spectacle dans lequel le comédien Nicolas Bouchaud, une fois de plus seul en scène, s'empare de ce manifeste magnifique qu'est *Le Méridien*, de Paul Celan. Véritable art poétique du poète juif de langue allemande, ce texte, ainsi que des poèmes de l'auteur, sont incarnés de manière on ne peut plus charnelle et vivante par le comédien, qui reproduit ainsi sur scène l'expérience vitale essentielle qu'est la poésie selon Celan. Un comédien qui n'a pas son pareil pour prendre le spectateur par la main et l'emmener doucement vers des territoires de pensée et de sensation. **Bouleversant. Fabienne Darge**

**J** Théâtre du Rond-Point, vendredi 27 et samedi 28 novembre à 20 h 30.  
Tarif : 31 euros.

## « Le Méridien » : poignée de main poétique au Rond-Point

Philippe Chevilley  
pchevilley@lesechos.fr

Grand invité du Festival d'automne, l'Italien Romeo Castellucci cherche dans ses mises en scène chocs à représenter « l'irreprésentable ». Le comédien Nico-

las Bouchaud, avec la complicité d'Eric Didry, tente avec « Le Méridien » (présenté dans le même cadre au Rond-Point) de dire l'indicible – à savoir : l'essence de la poésie. Le plus fort, c'est qu'il y parvient, en s'appropriant avec fougue le discours singulier prononcé par Paul Celan en 1960, lors de la remise du prix Büchner. Un vrai défi ! Le poète juif d'origine roumaine et de langue allemande se livre à un exercice savant, en se fondant sur les trois pièces de Georg Büchner, « La Mort de Danton », « Léonce et Léna », « Woyzeck », et sur son œuvre inachevée « Lenz », pour confronter art et poésie.

Marqué par barbarie nazie, par la Shoah (ses deux parents sont morts en camp de concentration), Celan met en avant la « contre-parole », le « non » que représente la poésie, ce « souffle » qui s'échappe lorsque la mécanique bien huilée de l'art est en suspens. Le propos est abstrait, fait d'incidents, de retours en arrière, mais Nicolas Bouchaud a perçu la puissance théâtrale contenue dans ce cheminement sinueux de la pensée.

THÉÂTRE  
**Le Méridien**  
de Nicolas Bouchaud,  
d'après Paul Celan. Paris,  
Rond-Point, 01 44 95 98 21,  
jusqu'au 27 décembre.  
1 h 10.

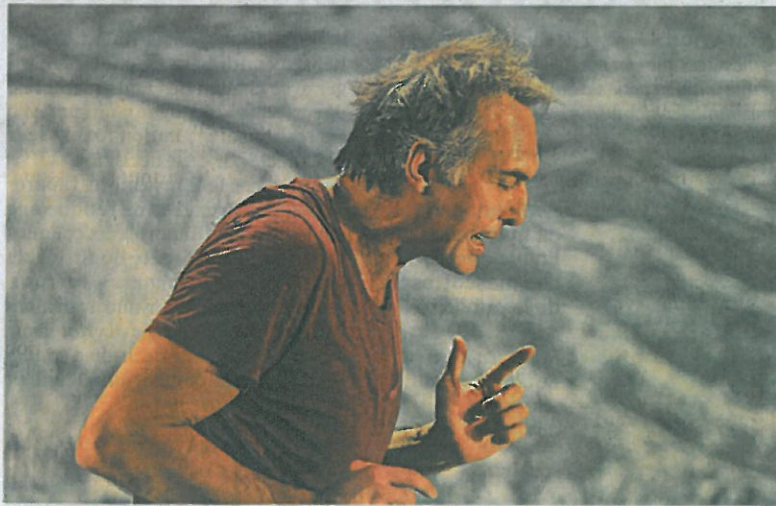
Tout comme le poète, le comédien trace le « méridien » qui lie faits, dates, idées et fait naître le poème, quelque part en utopie. Littéralement, à la craie, sur le sol transformé en tableau noir, et par la magie du geste et de la voix. Il nous met la

tête à l'envers, tel Lenz, qui dans sa promenade montagnarde hallucinée regrette « de ne pas pouvoir marcher sur la tête ».

### Bouchaud possédé

Nicolas Bouchaud ne lâche jamais le spectateur. Il l'entraîne en dehors de lui-même. Par sa conviction, son engagement, il clarifie la source des mots, des concepts fulgurants, qui, s'il n'y prenait garde, s'évanouiraient en un nuage de craie – tel celui qu'il provoque après une danse échevelée. Bouchaud, c'est Brel chantant sur scène et donnant tout. La poésie le possède. Il a une confiance absolue dans le verbe.

Comédien passeur-croiseur, il avait (re)visité en solo – mis en scène par Eric Didry – les mondes du cinéma (« La Loi du marcheur » d'après Serge Daney) et de la médecine (« Un métier idéal » de John Berger). En menant le public au seuil de l'insaisissable beauté, il trace avec lui un nouveau méridien – « Je ne vois aucune différence de principe entre poèmes et poignées de main », dit Bouchaud-Celan à la fin de son discours. ■



Artistikrezo – 1<sup>er</sup> décembre 2015

## Au Rond-Point, Bouchaud et Châtelain défient la vie et la poésie avec talent !

Spectacle - Critiques



À 18h30 et 20h30, Nicolas Bouchaud déclame du Paul Celan sous les toits du théâtre tandis que, au sous-sol, Jean-Quentin Châtelain s'approprie la prose poétique de Peter Turrini. Deux solos d'acteurs exceptionnels dans deux textes de

grands écrivains, l'un Roumain de langue allemande, l'autre Autrichien d'ascendance italienne. Tous deux font vibrer la littérature de manière organique et magnifique.



**Bouchaud-Celan : le souffle de la poésie**

Il l'avoue lui-même : Nicolas Bouchaud, acteur, passeur, transmetteur de poésie et de récits de vie (Serge Daney, John Berger), n'avait jamais lu la poésie de Paul Celan (Paul Antschel), poète juif roumain de langue

allemande qui connut les camps de travail en Roumanie et dont les parents furent déportés. C'est le discours qu'il prononça lors de la remise du Prix Büchner, l'un des plus prestigieux en Allemagne, en 1960, dont le comédien s'empare avec une attention, une fougue et une passion qui font de ce moment de théâtre un moment unique. Dans *Le Méridien*, Celan y discourt officiellement sur l'acte poétique, en le définissant d'instinct comme un souffle de vie qui échapperait à l'art officiel. Il revisite Büchner et l'histoire de la Révolution française comme il nous parle de géographie avec l'axe d'un méridien qui partirait de soi-même vers les autres. Sur un plateau noir sur lequel il tracera à la craie des repères temporels et spatiaux, l'acteur fait des mots de Celan une matière amoureuse, poétique, souvent mystérieuse, qu'il s'efforce de toute son énergie de nous rendre claire. "Je ne vois pas la différence entre une poignée de main et un poème", écrivait Celan qui contrait l'assertion d'Adorno pour qui "écrire un poème après Auschwitz est barbare". Ce captivant spectacle, mis en scène par Éric Didry grâce au Festival d'Automne, nous invite à plonger dans l'œuvre singulière et totalement bouleversante de Paul Celan.

## Le Théâtre

# Le méridien

(Ici l'ombre)

**P**EUT-ÊTRE ne nous restera-t-il de ce spectacle qu'une seule image, celle de Nicolas Bouchaud, corps de chat, visage de dieu inca, tignasse dressée vers le ciel, tee-shirt noyé de sueur, disant les mots du poète juif roumain de langue allemande Paul Celan (1920-1970) dans la lumière en biais d'un projecteur, et, juste au moment où il dit : « *Lait noir de l'aube nous te buvons la nuit* », ou peut-être à cet autre moment où il dit : « *Celui qui marche sur la tête, mesdames et messieurs, celui qui marche sur la tête, il a le ciel en abîme sous lui* », bref, à ce moment où il nous fait face, figé, les bras en croix, laissant les mots du poète le traverser en tornade, on voit se former une goutte de sueur à l'extrémité du petit doigt de sa main droite, et, délicatement, après un court moment en suspension, floc, tomber ; pure beauté. Et bien sûr Paul Celan n'y est pour rien, mais pourtant.

En 1960, le poète reçoit en Allemagne le prix littéraire Georg Büchner, et c'est son discours de remerciement (adapté pour la scène et rehaussé d'extraits de poèmes) que Nicolas Bouchaud, mis en scène par Eric Didry, nous propose ici. Discours où il est question de Büchner, évidemment, de sa pièce « La mort de Danton », de cette exclamation – « ... *ha ! l'art !* » – et de la manière dont il faut la prononcer (avec ironie ? emphase ? com-

ponction ?), du méridien, cette chose à la fois immatérielle et ronde « *qui revient sur soi en passant par les deux pôles* », et, au fond, de la nature profonde de la poésie : « *Je ne vois aucune différence de principe entre poème et poignée de main.* »

Discours, on l'aura compris, à la fois hermétique et traversé de fulgurances, très crypté, très érudit, très déroutant, dans lequel Celan revendique sa part d'obscurité, citant Pascal : « *Ne nous reprochez pas le manque de clarté, puisque nous en faisons profession !* »

Ce discours dont il dit qu'il dialogue avec ses propres interrogations « *sur le théâtre, avec le travail de l'acteur, le rapport au texte, etc.* », Nicolas Bouchaud le joue, le surjoue et, pourtant, tout en faisant son numéro, se contente d'être là, présence simple et forte, qui offre aux paroles obscures du poète son souffle et ses postillons, et sa passion, et sa sueur, et nous emporte (et qu'importe s'il se laisse aller, facilité scénique, à dessiner à la craie sur le plateau des lignes, des dates et des méridiens)...

En sortant de la salle, on file acheter le texte du discours (1) pour le lire, le relire, longuement s'y frotter : pari gagné.

**Jean-Luc Porquet**

● Au Théâtre du Rond-Point, à Paris.

(1) « Le méridien et autres proses » (Seuil).

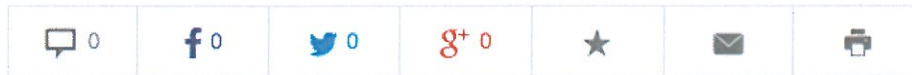
Spectacles

# Le Méridien

■ On n'aime pas | ★★★★★ (aucune note)

Du 3 décembre 2015 au 27 décembre 2015  
Théâtre du Rond-Point - Paris

Voir les dates



Quelle prétention ! Quel ennui, aussi ! On admire le comédien singulier qu'est dans la plupart de ses rôles Nicolas Bouchaud. Et il nous fait rêver, aussi, quand il s'interroge en solo sur *La Loi du marcheur* ou *Un métier idéal*... Mais que diable est-il allé faire dans cette galère textuelle que représente pour tout spectateur honnête homme le discours rédigé par le poète Paul Celan (1920-1970) lors de l'attribution de son prix Büchner, en 1960 ? Le Français d'origine roumaine et juive qui finira par se suicider, s'y livre à une réflexion sur la poésie et l'acte poétique via le théâtre iconoclaste de l'auteur de *Woyzeck*... On perd très vite un fil très cassable. Et Bouchaud fait peu de chose pour nous repêcher...

Fabienne Pascaud.

Tags : [Spectacles](#)

## Madame Figaro – 4 décembre 2015

MARDI 9

### SELON CELAN

Il avait restitué la  
pensée nomade  
du cinéphile Serge  
Daney dans « la Loi  
du marcheur » Nicolas  
Bouchaud s'attaque  
à l'Everest de la poésie  
moderne Paul Celan

« Le Mendiant » jusqu'au  
27 décembre au Théâtre du Rond-Point,  
à Paris [www.theatredurondpoint.fr](http://www.theatredurondpoint.fr)





## Télérama Sortir – 9 décembre 2015

### **Le Méridien**

De Nicolas Bouchaud, d'après Paul Celan, mise en scène d'Eric Didry. Durée: 1h10. Jusqu'au 27 déc., 20h30 (du mar. au sam.), 17h (sam.), 15h30 (dim.), Théâtre du Rond-Point, 2 bis, av. Franklin-Roosevelt, 8<sup>e</sup>, 01 53 45 17 17, festival-automne.com. (16-29€).

▣ Quelle prétention! Quel ennui, aussi! On admire le comédien singulier qu'est dans la plupart de ses rôles Nicolas Bouchaud. Et il nous fait rêver, aussi, quand il s'interroge en solo sur *La Loi du marcheur* ou *Un métier idéal...* Mais que diable est-il allé faire dans cette galère textuelle que représente pour tout spectateur honnête homme le discours rédigé par le poète Paul Celan (1920-1970) lors de l'attribution de son prix Büchner, en 1960? Le Français d'origine roumaine et juive, qui finira par se suicider, s'y livre à une réflexion sur la poésie et l'acte poétique via le théâtre iconoclaste de l'auteur de *Woyzeck*... On perd très vite un fil très cassable. Et Bouchaud fait peu de chose pour nous repêcher... – *F.P.*

**Madame Figaro – 11 décembre 2015**



**À VOIR AUSSI**

**"PINOCCHIO" D'APRÈS COLLODI**

Un conte pour enfant et adulte, réinterprété par le magicien Joël Pommerat, soit un petit pantin en route vers l'humanité.

*Jusqu'au 20 décembre, aux Ateliers Berthier.*

**"LE MÉRIDIAN"**

Après « la Loi du marcheur », nouveau spectacle solo de Nicolas Bouchaud, mis en scène par Éric Didry, sur des textes du poète Paul Celan

*Jusqu'au 27 décembre, au Théâtre du Rond-Point.*

**Hottello – 14 décembre 2015**

Dec  
14

**Le Méridien, un projet de et avec Nicolas Bouchaud, d'après Le Méridien de Paul Celan, mise en scène Éric Didry – Festival d'Automne à Paris**

Crédit Photo : Jean-Louis Fernandez



***Le Méridien*, un projet de et avec *Nicolas Bouchaud*, d'après *Le Méridien* de *Paul Celan*, mise en scène *Éric Didry* – *Festival d'Automne à Paris***

Paul Celan écrit *Le Méridien*, Discours prononcé à l'occasion de la remise du Prix Georg Büchner à Darmstadt, le 22 octobre 1960, soit la « contre-parole » d'un poète qui s'exprime en allemand – la langue de sa mère comme celle des bourreaux nazis. À travers le théâtre de Büchner – *La Mort de Danton*, *Woyzeck*, *Léonce et Léna*, *Lenz* -, Celan livre sa perception de l'art et de l'acte poétique, prenant appui sur la tirade de Camille Desmoulins à propos de l'art dans *La Mort de Danton*. La mise en scène élémentaire et raffinée du *Méridien* par Éric Didry, avec le comédien Nicolas Bouchaud à l'engagement sincère et entier, se donne sur la scène comme une performance poétique, la mise en marche lumineuse d'une poésie existentielle, d'un pas de côté singulier et de dégageant souhaité sur le chemin même de l'art. La poésie n'advient que lorsque l'art se renverse, coupant le souffle et l'inversant ; celui-ci renaît autrement, quand celui qui marche sur la tête – le poète – « *a le ciel en abîme sous lui*. » Nicolas Bouchaud arpente le plateau de théâtre, un tableau d'école renversé à ses pieds, tel l'abîme céleste : il évoque la charrette sur la place terrestre de la Révolution, aujourd'hui place de la Concorde, avec à son bord, Danton, Desmoulins et les autres. L'acteur dessine à la craie les marches de la guillotine empruntées par les révolutionnaires, ce 5 avril 1794. Et Lucile, l'épouse de Camille, au spectacle des exécutions achevées, s'écrie : « Vive le Roi ! » L'invective n'est pas un hommage rendu à la Monarchie mais à « *une majesté du présent, témoignant de la présence de l'humain, la majesté de l'absurde* ». La poésie incarne « *la vie du presque rien* », les « *tressaillements* », les « *allusions* », la « *mimique très fine qu'on remarque à peine* », soit le naturel de la créature, l'évidence de l'expérience vécue.

Le sentiment du vivant est l'unique critère en matière d'art qu'il faut savoir élargir, le naturalisme marquant les racines sociales et politiques de l'œuvre même de Büchner. Le poète en général, parle au nom d'un Autre ou d'un tout Autre – se refusant désormais à le nommer Étranger – gardant le cap sur lui, d'abord accessible, vacant, et tourné vers le poème, en même temps que le poème conserve paradoxalement et nécessairement une forte propension à se taire, entre le déjà-plus et le toujours-encore d'une conscience claire et autorisée par le pouvoir de la langue. Le poème n'oublie pas non plus qu'il parle selon l'angle de la pente de son existence, de sa condition de créature. Le poème est présent et présence d'un seul, tourné vers l'autre, un dialogue désespéré : « *Le poème se tient dans le secret de la rencontre*. » Walter Benjamin dans son essai sur Kafka cite le mot de Malebranche : « *L'attention est la prière naturelle de l'âme*. » Entre le Je et le Tu, se tient le présent du poème qui laisse parler le temps, ce que l'Autre a de plus personnel. Et la poésie est bien « *cette parole qui recueille l'infini là où n'arrivent que du mortel et du pour rien* », les petits signes imperceptibles du vivant qui font mur contre la barbarie.

Un spectacle en forme de questionnement et de démonstration vive – admirable.

Véronique Hotte

**Théâtre du Rond-Point**, du 25 novembre au 27 décembre à 20H30. Tél : 01 44 95 98 21

I/O – 16 décembre 2015

## FOCUS — LE MÉRIDIDIEN

« Avec *Le Méridien* c'est la voix de Paul Celan qui s'élève sur le plateau du théâtre. Le poète juif roumain de langue allemande fit ce discours en 1960, à Darmstadt en Allemagne lors de la remise du Prix Büchner. »

### ÉLOGE DE LA PAROLE

— par Mathias Daval —

L'enjeu était immense : incarner la pensée de Celan sur une scène. Représenter le jeu des nombres – celui des géomètres de la kabbale –, qui constituent comme l'avait pressenti Pythagore l'architecture secrète du cosmos. « Le Nombre est un témoin intellectuel qui n'appartient qu'à l'homme, et par lequel il peut arriver à la connaissance de la Parole », rappelle Balzac dans « Louis Lambert ».

C'est que le 20 janvier 1942, date pivot du texte de Celan, et au-delà du texte de son œuvre entière, est la date de la Solution finale. C'est le point de convergence, en provenance du passé comme du futur, de toute sa poésie. On relira le texte essentiel de Derrida sur Celan qui définit les dates comme un schibboleth, un repère de mémoire incommunicable à ceux qui ne le possèdent pas. Ce rapport intime aux nombres passe d'abord par la dualité, représentée ici par un jeu de dédoublement Bouchaud/Celan, Bouchaud/Lenz, et Lenz/personnage de Büchner/Lenz historique. Mais aussi par le titre même du discours : le « méridien » est ce qui relie deux pôles, deux principes de polarité. On retrouve cette opposition dans le poème de la « Fugue de la mort », incrusté dans le texte du discours, entre l'aryenne « Margarete aux

cheveux d'or » et la juive « Sulamite ». Cette dernière est directement issue du « Cantique des cantiques », dont elle est l'héroïne, en passant par l'œil de Gustave Moreau ; les gardes qui la saisissent sont les précurseurs des soldats nazis.

“

La parole chez Celan est d'abord contre-parole, c'est une poésie qui s'exprime contre le néant

Or, le nom de « Sulamite » vient d'une féminisation de la racine SCHLM, le double femelle de Salomon, bâtisseur du premier temple de Jérusalem. C'est aussi le SCHLM de shalom, la paix vs la guerre du « Maître allemand ». La Sulamite, c'est peut-être aussi Charlotte Salomon, dont l'œuvre picturale prolifique, à la même époque, appuie la volonté de Celan, face à l'horreur et à la souffrance, de parler plutôt que de se taire, et pose la question fondamentale : « Leben ? oder Theater ? »

Car transparait en filigrane l'opposition entre Celan et Adorno, duel sur la possibilité de la poésie après la Shoah. Pour Celan, il faut parler, peut-être parce que, comme disait Levinas, le silence de Dieu est impardonnable. Mais la parole chez Celan est d'abord contre parole : c'est une œuvre apophtique, une poésie qui s'exprime contre le

néant, l'absence de poésie. « Shouvi, shouvi, ha-Shoulammit, shouvi, shouvi », dit le « Cantique », en un appel à ce qui a disparu. Question fondamentale liée au déracinement, thématique indispensable de l'exil juif. Et l'absence telle que la définit Derrida, pour qui elle est la seule condition de toute écriture et de toute création. « Vive le roi », ultime parole de Lucile Desmoulins avant d'être décapitée, occupe une bonne partie de la pièce ; elle fait écho à ce « parler plutôt que se taire ». « Dans le Rien – qui se tient là ? Le Roi », écrit Celan dans « La Rose de personne ». « Vive le Roi » est un adieu littéral !

Bouchaud explore cette caisse de résonance des lettres et des nombres. Il parvient à rendre organique et vibrant un texte antithéâtral, ardu, truffé de jeux d'échos littéraires, dans lequel la réalité n'est jamais immédiate : ici une citation de Malebranche par Walter Benjamin dans un essai sur Kafka ; là une allusion à Pascal par Chestov... On assiste à la représentation scénique du commentaire sur le commentaire, spécialité des rabbins talmudiques. La mise en scène de Didry, sobre, précise, subtile, évoque avec grâce cette « tempête de particules de langage » dont parle Celan, figurée par la poussière de craie. Car Bouchaud, comédien immense, prodigieux passeur de mots, incarne ici la Parole et la rend vivante. Il convie le spectateur au « retournement du souffle ».

# I/O – 16 décembre 2015

## BOUCHAUD - CELAN : LA CONNIVENCE POÉTIQUE

— par Jean-Pierre Lefebvre —

Professeur des Universités, Ecole Normale Supérieure

**Le comédien mouille sa chemise, littéralement, salit son costume, jette sa veste dans la poussière blanche. Cette poussière, ces gestes de créature dans l'espace sont l'hommage de la scénographie au texte qu'il dit.**

**B**ouchaud mouille sa chemise à force de paroles mais nous convainc à l'occasion qu'il sait aussi danser, voire imiter à la perfection les performances chorégraphiques de Louis de Funès dans le film « Les Aventures de Rabbi Jacob ». Il quitte et requitte le pupitre, tourne et tourne, non comme un ours en cage, mais comme un homme réfléchissant à ce qu'il dit, bloquant parfois sa respiration, autour du rectangle d'ardoises où parfois il illustre à la craie grasse ce qu'il vient d'énoncer et veut qu'on retienne ou comprenne. La scène devient le plan d'un énigmatique manuscrit, perpendiculaire au fond de scène vertical, réplique agrandie d'une impressionnante gravure de Gisèle Celan-Lestrange, la femme de l'homme, de la créature, dont la parole est portée par le comédien. La gravure évoque des reliqs qui pourraient être ceux des Vosges, soit le décor mental de la nouvelle de Georg Büchner « Lenz ». « Lenz » est l'anagramme ou quasi du nom

convoque dans ses poèmes les premiers mots des débuts de son aventure poétique. Plusieurs grands poèmes significatifs sont ainsi adressés aux spectateurs, « Fugue de mort », « Strette », « Parle toi aussi... ». Il liés à la bonne mémoire des plus belles pages de la nouvelle de Büchner, et par leur médiation à l'objet même du discours : l'élaboration d'une poétique d'après Auschwitz, d'un hommage mémoriel aux créatures mises à mort, qui ne peut faire l'économie d'une réflexion sur le langage, d'une réflexion du langage.

Un seul message n'est pas inscrit à la craie blanche, mais en noir, tracé au chiffon mouillé dans le blanc manteau de craie, de neige et de cendres des fours crématrices : une date à ne pas oublier, le 20 janvier 1942, jour clandestin de la conférence de Wannsee, au bord d'un lac berlinois, où furent mises au point les modalités de la Solution finale, de l'extermination des juifs d'Europe. Demain, 3 minutes avant et déjà pendant le spectacle, un homme de ménage d'aujourd'hui passera la serpillière, ange de l'oubli, mais vivant lever de rideau d'un impressionnant voyage, pour ne pas oublier, hier, sur le méridien brisé de notre histoire.

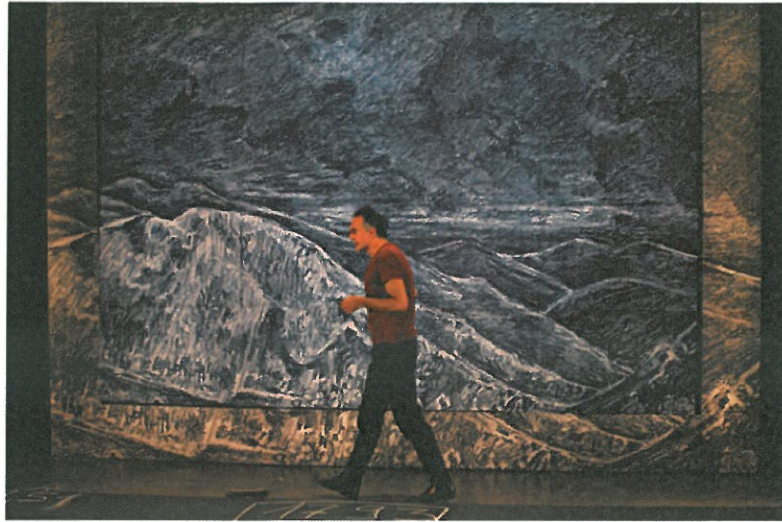


### Un hommage mémoriel aux créatures mises à mort

L'opportunité pour le poète, plusieurs fois victime du nazisme, de dire dans un discours intitulé « Le Méridien » devant un parterre d'écrivains d'Allemagne et d'Autriche, du « pays dont la mort est le maître », ce qu'il entend par « poésie ».

L'intelligence admirable de la « mise en scène » d'Éric Didry consiste à avoir appuyé son principe sur celui du texte de Celan « entendons, sur la référence permanente à l'homme de théâtre Georg Büchner. Le texte de Celan est ainsi environné mais aussi comme insufflé du dedans par la connivence poétique des deux hommes. Il n'y a pas d'ajouts au texte du discours du « Méridien », mais simplement le souffle de sa mémoire intérieure : jusqu'à la fin de sa vie, Celan

## I/O – 16 décembre 2015



**LE MÉRIDIE** ADAPTATION DE NICOLAS BOUCHAUD, ÉRIC DIDRY ET VÉRONIQUE TIMSIT  
D'APRÈS « LE MÉRIDIE » DE PAUL CELAN -- THÉÂTRE DU ROND-POINT

### COULISSES

#### « FAIRE EXPLOSER LE TEXTE »

— Propos recueillis par Pénélope Patrix —

**Véronique Timsit, collaboratrice artistique du spectacle « Le Méridien », nous divulgue le minutieux travail d'exploration du texte de Paul Celan.**

« C'est notre troisième spectacle ensemble, avec la même équipe. Nous partons à chaque fois de formes intenses et peu évidentes, puisqu'il ne s'agit pas de textes écrits pour le théâtre. Le point de départ, c'est l'identification de Nicolas [Bouchaud] au geste d'un auteur. Ce discours, que Celan a prononcé en 1960 à Darmstadt lors de la remise du prix Büchner, Nicolas et moi le connaissons depuis longtemps, nous l'avons découvert quand nous manions "La Mort de Danton". C'est un texte culte pour de nombreux artistes, un manifeste poétique. »

#### Un texte crypté, aux sens inépuisables

« C'est un texte difficile, presque inépuisable. En tant que discours, il semblerait se rapprocher d'une situation théâtrale : c'est un texte adressé, à dire. Mais il est paradoxalement assez hermétique et ne se laisse pas facilement saisir. Cela a été un vrai travail de l'ouvrir pour l'adapter à la scène. Et c'est un discours exigeant, prononcé dans un contexte très particulier, un an avant le procès Eichmann, dans une Allemagne où, après le procès de Nuremberg, l'extermination des juifs d'Europe est passée sous silence. Paul Celan s'adresse à une génération de gens qui ont pu, directement ou indirectement, participer au nazisme. Cette histoire est adressée à son auditoire mais de façon cryptée. Il lui dit : que vous le vouliez ou non, je suis là, nous sommes là - et ce "nous", "les juifs", est un positionnement non pas essentialiste mais politique, existentiel. Celan s'inscrit dans une tradition littéraire allemande, après Büchner et Lenz, mais aussi juive allemande, en citant de nombreux auteurs juifs. Ceux qui l'écoutent le comprennent : la langue allemande a été la langue d'émancipation des juifs dans la Mitteleuropa, et Celan veut redonner à cette langue abîmée, corrompue par les nazis, devenue langue de l'ennemi, sa dimension universelle, partagée - métisse. C'est un discours de combat. La question historique, linguistique, personnelle aussi - le deuil de ses parents - irrigue constamment le texte. Mais si on ne le sait pas, on peut le comprendre à un niveau purement poétologique, et être fasciné par sa beauté. Car c'est

avant tout un poète qui parle de poésie. Celan ne vient pas condamner cette histoire fondamentale et fondatrice de son rapport au monde, ni commémorer le génocide en tant que victime, son discours n'est pas un réquisitoire ; il ferraime dans la catastrophe, cette chose terrible, mais c'est un point de départ à partir duquel le poème se dresse, qui lui donne son élan pour entrer en dialogue avec le monde et l'avenir. C'est ce qui rend ce texte fascinant : il fait jouer différents niveaux de sens, et on ne le comprend pas immédiatement.

#### Le travail concret du texte

« Pour nous immerger dans le texte de Celan, Eric Didry, Nicolas Bouchaud et moi sommes partis dix jours en Bretagne cet été, avec « Le Méridien », toute l'œuvre poétique de Celan, les textes auxquels il fait référence dans son discours, des éditions critiques, des ouvrages historiques, toutes sortes de livres. Irène Bonnaud nous a proposé la traduction de certains brouillons du discours. Nous avons planché dix heures par jour sur le texte, comme des talmudistes, de façon obsessionnelle, pour le comprendre, mettre en commun nos lectures personnelles. L'édition critique que Bernhard Böschenstein (1999) a établie à partir des brouillons de Celan a été particulièrement riche, elle rend compte d'éléments qui n'apparaissent pas explicitement dans le discours prononcé et donne des clés de lecture, comme le rapport très direct que Celan établit avec la Shoah quand il écrit.

Pour construire la pièce, nous avons à peine touché le discours de Celan, juste légèrement coupé des passages et déplacé quelques paragraphes. Nous avons inséré quelques variantes et commentaires qui irriguent ses brouillons, quelques poèmes, et des extraits de l'allocution du prix de Brême, prononcée par Celan en 1958. À cela s'ajoutent quelques interventions de Nicolas issues d'improvisations au plateau, qui servent de trait d'union, font respirer ce texte dense, notamment l'introduction du début, arrivée très tard dans le travail. Enfin, nous avons développé certains extraits de Büchner cités dans le discours. »

Retrouvez l'interview intégrale de Véronique Timsit sur notre site web [www.iogazette.fr](http://www.iogazette.fr)